<TRANSL xml:lang="fr">On rangeait tous ces cadeaux! On les posait devant la personne défunte! Son bol, il était rempli à ras bord de nourriture, vrai de vrai.

Chez nous, les Na, on dit qu'il ne faut pas servir une unique louche de céréale aux invités! C’est parce qu’on fait une différence entre les vivants et les morts. Aux défunts, on sert une seule louche: aussi bien pour le repas complet qu'on dépose à l'intention du défunt pendant les quinze jours où son corps repose dans la maison, que pour la nourriture offerte aux ancêtres sur le coin du foyer au début de chaque repas, en temps normal. La personne défunte, son bol, on le lui remplit en une seule louchée! Tandis qu’à l’ordinaire, on sert par paires de cuillerées. Après avoir servi une première louche de nourriture, il faut ajouter une seconde cuillerée, même si c’est juste une toute petite cuillerée! On dit: « Il faut puiser par deux fois dans la casserole, quand on sert à manger! » Pour faire la différence avec la personne décédée, pour qui on ne puise qu'une seule fois. Ca, autrefois, c'était… eh bien… c'était la coutume des Na! Les tantes (=les femmes de la maisonnée), elles reprenaient les jeunes qui ne savaient pas bien s'y prendre: « Eh toi, dis donc! Qu'est-ce que tu nous fais là? La nourriture, on la sert en deux louches! Il ne faut pas servir une unique louche! C’est pour les défunts qu'on sert une seule louche! »

Il n'y a pas que les gens du village qui allument des bougies, n'est-ce pas! C'est que dans les villages de Ggae’er /gæ˧ɻæ˩/, Langua /lɑ˧ŋwɤ˧/ et Khaeqie /qʰæ˧tɕʰi˧/, on a de la famille, on a des amis! Ils apportaient des galettes, et un morceau de porc entier affiné. Ils mettaient ces choses-là dans le panier à cadeaux! On parlait de « la viande des bougies », pour désigner le morceau de viande qu’on offrait quand on venait allumer une bougie chez le défunt. Les gens de la famille du défunt disposaient les cadeaux; ils s'adressaient au cadavre: « Tu vois, les voici qui viennent allumer des bougies! Ils viennent te voir! » À chaque fois qu'une personne se présentait, on pleurait! C’était ça la coutume.

Comme on doit procéder à la crémation le seizième jour, on va chercher les moines le quinzième jour. Les moines disent des rituels pendant trois jours! Si toi, tu as trois ou quatre enfants, c’est l’aînée qui prend en charge la dépense pour un jour, puis la deuxième fille pour la journée suivante, et ensuite la benjamine, pour une journée. Nos propres enfants, autant qu'ils sont, ils officient à tour de rôle. Une des filles s'occupe d'engager un moine pour une journée; le moine lit des rituels pendant toute cette journée-là, et le salaire de cette journée-là, c'est elle qui le lui verse! Une fille qui s'est mariée, elle peut participer à la cérémonie funèbre de sa mère [à la différence de la coutume d’autres peuples: Chinois (Han), Naxi… chez qui la femme mariée ne compte plus comme membre à part entière de sa famille d’origine].

Quand les gens du village viennent, ils amènent le panier à cadeaux! Ils amènent de l'argent! On se dit: « Cette famille-là, elle doit organiser les funérailles; c’est l’aîné de la famille qui est le maître de cérémonies, allons donc l’aider! » Autrefois, chez les Na, c'était le fils aîné qui se chargeait du dîner, et la fille aînée du déjeuner. (Note: ils ne préparaient pas eux-même, mais payaient les approvisionnements et récompensaient les bonnes volontés qui se chargeaient de la cuisine et de la vaisselle.) La benjamine, elle, elle se charge du repas qu'on prend au retour de la cérémonie de crémation, tôt le matin: le petit déjeuner des gens qui ont participé à la cérémonie de crémation. C’est une tâche assez légère! (Explication: il s'agit d'une petite collation, avec un nombre restreint d'invités: seulement les gens du village. C'est donc relativement facile à organiser; on confie l'organisation à la benjamine, tandis que les aînées se chargent des préparatifs les plus importants: déjeuners et dîners des journées précédentes.) Il n'y a pas affluence! Alors, cette tâche-là, elle peut s'en charger, la cadette! C’était proverbial, autrefois: « L'aînée s'occupe du dîner! » Ceux des enfants qui ne sont pas sur place, ils ne peuvent pas aider, alors ce sont les enfants restés sur place qui se chargent des préparatifs. Pendant cette période, ils font venir les moines en grand nombre, et ils s'occupent de superviser toutes les tâches qui doivent être effectuées à la maison.

C'est le seizième jour qu'on procède à la crémation; en vue de ça, c'est à partir du treizième jour qu'on fait venir les gens du village. On leur dit: « Aidez-nous! Il va falloir accompagner notre mère dans son retour au pays des âmes! » Alors, pour cette occasion-là, les gens viennent, même s'ils ne sont pas du village. On accueille les invités. Les invités qui sont du village, ils donnent un coup de main. (Note: les invités venus de plus loin, eux, sont des hôtes de marque, dispensés de corvées domestiques.) On faisait venir les moines du monastère, on faisait venir le prêtre ddabe /dɑ˧pɤ˧/! On célébrait le rituel « Offrande du Vin », ri fe /ʐɯ˧ hwɤ˩/! C'était la tradition!

Cette « Offrande du Vin », de quoi s’agissait-il? Eh bien… les gens qui sont morts… les ancêtres morts il y a déjà longtemps, ils ont connu la mort avant la personne dont on organise les funérailles; et alors, eux, ils accueillent le trépassé dans le monde des morts. Par leur intermédiaire, on transmet au défunt des nouvelles de ce monde, de ce qui se passe par chez nous, à la maison. Le prêtre ddabe /dɑ˧pɤ˧/ qui réalise la cérémonie « l'Offrande du Vin », ri fe /ʐɯ˧ hwɤ˩/, il porte un bol de vin, qu’il transmet symboliquement aux défunts; il récite des rituels, encore et encore. Ce rituel, une personne de chaque maisonnée y va! Vrai de vrai. On se tient assis, tous ensemble, et on pleure! On se lamente à haute voix au sujet de la personne défunte: « Sans toi, comment vais-je continuer à vivre? Maintenant que tu es morte, comment ma vie peut-elle continuer? Quand tu étais encore là, nous pouvions faire ceci et cela ensemble… Tu me manques; comment vais-je pouvoir faire? » Voilà comment on pleure, assis en rang! Alors, le prêtre ddabe /dɑ˧pɤ˧/, lui, il appelle les noms, une famille après l'autre! « Vous autres, votre fille, elle vous appelle, elle est venue réaliser le rituel de l’Offrande du Vin, ri fe /ʐɯ˧ hwɤ˩/! » Puis il s’adresse aux vivants: « Vous autres, venez donc! » Les gens du village, une famille après l'autre, ils amènent de l'alcool. C’est la veille du jour où doit avoir lieu la crémation qu’on procède au rituel ri fe /ʐɯ˧ hwɤ˩/. Les moines disent des rituels; le prêtre ddabe /dɑ˧pɤ˧/, il pratique le rituel ri fe /ʐɯ˧ hwɤ˩/! On transmet de l'alcool au défunt. Au prêtre ddabe /dɑ˧pɤ˧/, on donne un demi-litre d'alcool! À la personne défunte, on lui offre un demi-litre d'alcool! On le place devant lui, dans un bol; on lui verse quelques gouttes de cet alcool! Le prêtre ddabe /dɑ˧pɤ˧/ dit des rituels, encore et encore; nous, on pleure! À nouveau, on verse quelques gouttes d'alcool! Les Na, autrefois, quand quelqu'un mourait, on faisait comme ça!

Ensuite, après la mort, après la crémation, eh bien… après sept jours, on va à nouveau quérir les moines. On fait une offrande de nourriture au défunt. Pendant quarante-neuf jours, on donne des offrandes de nourriture au défunt! Parvenu au terme de ces quarante-neuf jours, quand les prêtres ont accompli tous les rituels prescrits, quand le temps est venu de mettre fin aux rituels funéraires, toi qui es mort, tu quittes définitivement la demeure. Moi, personne vivante, je suis désormais seule! Le lien est désormais rompu avec les vivants! On pouvait se séparer, le décès était désormais consommé! Une ligne claire était maintenant tracée entre les morts et les vivants. Quarante-neuf jours après le décès, on sépare les vivants et les morts! Le défunt s'en va de son côté. Les vivants, ils peuvent désormais dire: « Ma mère est morte! » Voilà ce qu'on racontait! On dit que si on ne procède pas ainsi, le quarante-neuvième jour, le défunt revient et s'installe à califourchon sur le seuil de la maison! Il ne suit pas l'itinéraire qu'il devrait, vers sa vie future! Quant à savoir si c'est vrai ou pas, on ne sait pas, n'est-ce pas. Les Na, autrefois, c'est ce qu'ils racontaient. Que le défunt s'installait à califourchon sur le seuil! Alors, pendant cette période-là (=avant que quarante-neuf jours aient passé), quand on amène des brassées de bois pour le feu dans la maison, il ne faut pas les balancer par terre dans l'entrée, vlan! Sinon ça pourrait déranger un esprit pas encore parti de la maison, qui se trouve perché à califourchon sur le seuil. Autrefois, les vieux, voilà ce qu'ils disaient: « Quand vous déposez le bois, il faut y aller délicatement! » Jusqu'au quarante-neuvième, il faut être prudent, à ce qu’on disait! Après que quarante-neuf jours se soient écoulés, chacun s'en va sur sa propre voie.

Moi, les décès… j’en ai connu combien: quatre? Ma mère; ma grand-mère; mes trois oncles! En tout ça fait cinq; non, en fait, ça fait six: ma grand’mère avait six enfants, et maintenant, il n'en reste plus qu'un! (Note: il s'agit d'une tante, cadette de la mère de la locutrice.) Les oncles, eh bien, ils sont morts tous les quatre! Dans la famille, il y avait deux filles et quatre garçons, hein! Et il ne reste qu'une fille… qu’une de mes tantes!

Parmi les hommes, il y en avait un, à cette époque, je ne le connaissais pas encore bien. La dernière année de la guerre, il avait dû partir comme soldat; comme membre de la milice. On l'a mis dans une tombe provisoire, à Ninglang… Parti dans la milice, il combattait les bandits! Et il y est mort. Les trois autres oncles, ils sont morts à la maison, et j’ai assisté à leurs funérailles. Les gens du village, on les invite tous. Une partie importante de la cérémonie, c'est qu'on partage le porc entier affiné (viande pipa). Chez les Na, le porc entier affiné, c'est quelque chose d'important! Tu as vu ceux qu'il y a chez moi? Cette sorte de nourriture, le porc entier affiné, qu'est-ce qu'il y en avait, dans le garde-manger de chaque maisonnée! À l'occasion d'un décès, chacun en recevait une tranche, l'un après l'autre; voilà comment on le partageait! On faisait venir des moines; pour un moine important, on donnait un gros morceau, comme ça, à chaque repas! Au repas suivant, à nouveau, à nouveau, on lui donnait un bon morceau de viande! Il fallait tout un porc entier affiné (=toute une pièce de cochon-pipa) rien que pour les dons aux moines! (Note: on se montrait très généreux envers les moines; eux ne demandaient rien directement: qu'on leur donne peu ou beaucoup, ils remerciaient solennellement, de même manière.) On découpait le cochon-pipa dans des vanneries d'un mètre de diamètre environ; on servait à chacun un morceau; voilà comment on répartissait!

Désormais, on dit qu'il ne faut plus en faire, de cette sorte de porc entier affiné! Il y a eu du gaspillage: dans certaines familles, le porc entier affiné n'a pas été consommé, année après année. Tout le village s’est réuni pour en discuter, et il a été décidé qu’on ne partagerait plus le porc entier affiné lors des grandes occasions! (Explication: il a été décidé collectivement par le village d'abolir la coutume d'offrir des pièces de porc entier affiné lors des grandes occasions; chaque famille demeure libre d'en confectionner pour sa consommation, pour les invités… mais cette préparation n'est plus une composante obligatoire des cadeaux qu'on offre lors des grandes occasions.) Ma grand-mère et ma mère, après leur mort, on avait encore partagé du porc entier affiné! Cela fait moins de dix ans! … Oh, ça doit tout de même faire dix ans! Il y a une dizaine d’années, on partageait encore; maintenant, on n'en fait plus cadeau qu'aux moines.

Les moines, nous autres, quand quelqu'un meurt, on en fait venir vingt, ou quinze, ou dix-huit, ou dix, ou sept. Sept moines, ce n'était pas trop difficile à trouver! Si on ne parvenait pas à en faire venir vingt, toi, les sept, de quelque façon que tu t'y prennes, tu parvenais bien à les trouver! On disait qu'ils formaient « une classe ». On disait que c'était comme une classe toute entière qui venait provisoirement chez le défunt [les moines formaient un groupe, psalmodiaient à l'unisson, etc.]. « Une classe » (emprunt tibétain), pour le dire à la façon d’aujourd’hui, on dirait que c'était comme « une classe d'école » (emprunt chinois), n'est-ce pas!

Ma grand-mère, elle allait chercher tre… vingt moines! Ces vingt-là, on leur donnait de fortes sommes d’argent. À un moine important, on donne mille yuan; cinq cent yuan pour un moins important; trois cent yuan pour quelqu'un d'un peu moins important. On donnait à chacun des moines une rétribution en fonction de son rang! Sept… trois… dix… vingt… quinze… Voilà comment on ajustait la rétribution en fonction du rang du moine! (Explication: le décompte des cadeaux et des sommes d'argent se faisait d'après le rang, en arrondissant à des nombres symboliques tels que 3, 7, 10, 15, 20.) Untel, un moine important, on lui donne vingt [unités de tel ou tel cadeau: galette…]; après ça, on passe à quinze, pour quelqu'un d'un peu moins important! (Explication: on donne dans l'ordre, en commençant par les plus importants; tous les moines sont assis dans la pièce principale lors de cette distribution.) Quand quelqu'un a obtenu les quinze, on passe à dix! Après les dix, on passe à sept! Après les sept, on passe à trois! Par exemple, la viande, on la donne trois livres par trois livres. L’argent, on le distribue trois yuan par trois yuan. De la sorte, on recrute vingt moines!

Les moines, il y en a qui ne viennent pas à la maison; si toi tu n’as pas le temps, tu dis les rituels chez toi, au monastère! On apporte aussi une part des offrandes à ceux des moines qui ne viennent pas à la maison. À chaque repas, une tranche de viande! On partage aussi les galettes. Moi, quand je veille un défunt, dans ma famille, c'est l'aîné qui veille le défunt, n'est-ce pas. Il ne faut pas avoir de gestes violents!

Aujourd'hui on parle de ‘sucreries’ (emprunt chinois); autrefois on appelait ça ‘du sucre’! On parle de ‘sucre en poudre’, de ‘sucre roux’. Le sucre, on en donne un morceau à chacun des moines. Deux galettes de riz! Une galette de thé! L'argent, il ne faut pas lésiner, ce soir-là! (Note: Ces dons représentent une bonne action; il ne faut pas regretter les grandes dépenses que cela représente.) Le soir, les moines disent des rituels; ils se tiennent assis; ils récitent des rituels, encore et encore. Lorsque le moment est propice, quelqu'un du village lance: « Allez! C'est untel qui va distribuer les galettes! C'est Daeshi Lhamu /ʈæ˧ʂɯ˧-ɬɑ˩mv̩˩/ qui va distribuer les galettes! » Ou encore: « C'est Ci’er Lhamu /tsʰɯ˧ɻ̩˧-ɬɑ˩mv̩˩/ qui va distribuer les galettes! » La personne qui commandite l'enterrement ne regarde pas à la dépense!

Désormais, on distribue des bonbons. Autrefois, c'était des pains de sucre! Si les moines sont nombreux, on achète deux ou trois gros paquets de bonbons, qu’on dispose sur une assiette. Chacun en prend une poignée. Les galettes de riz, qu'on a compressées au mortier, on en donne trois! À tel autre, on en donne quatre: toute une assiette pleine de galettes! On distribue les galettes quatre par quatre. Si on fait venir dix moines, on distribue quarante galettes. Si c'est chez nous qu'a eu lieu le décès, c'est quelqu'un d'une autre famille qui fait la distribution.

Quand c'est ma famille qui était appelée à jouer ce rôle, c'est moi qui distribuais, n'est-ce pas! À l’occasion suivante, les gens me rendaient la pareille, en venant organiser la cérémonie chez moi! (Explication d'un principe de réciprocité par lequel on rend la pareille à quelqu'un qui a joué les maîtres de cérémonie lors d'un décès chez soi.) Dans le village, quand quelqu'un meurt, c'est moi qu'on charge de distribuer la nourriture, dans une autre maisonnée. Quand un ami de la famille vient pour jouer le rôle de maître de cérémonie, voilà comment il partage! On se dit: « Eeeh! Eux, ils ont eu un décès; l’autre fois, c’est eux qui sont venus partager les galettes (=jouer le rôle de maître de cérémonie) chez nous! Alors maintenant c’est notre tour d'aller partager les galettes chez eux (=d'aller jouer le rôle de maître de cérémonie chez eux)! » Les galettes, on en prépare (littéralement « on en tasse ») pendant trois ou quatre jours, quand quelqu'un est mort!

Par chez nous, on dit que « les Chinois, quand quelqu'un meurt chez eux, ils s'enrichissent! » Tandis que « les Na, quand quelqu'un meurt chez eux, ils s'apauvrissent! » C'est que nous, quand il y a un décès, on épuise toutes les provisions de la maison, tant on dépense pour nourrir les invités et rétribuer les moines. On est très généreux envers les moines! On donne aussi de la nourriture en abondance aux gens des villages environnants. Les invités, il en vient en très grand nombre, portant la boîte à cadeau! Ils viennent! Eux aussi font preuve de générosité: ils amènent du vin, de l'argent, des galettes… En retour, les hôtes mettent dans leur boîte à cadeau divers des cadeaux, tels que du thé, du tabac, une tranche de porc entier affiné… Voilà comment on met en retour des cadeaux dans leur boîte à cadeaux! C'est comme ça chez les Na, selon la tradition. Quant aux Chinois, même s'ils amènent la boîte à cadeaux, quand on la renverse, on n’y trouve pas grand’chose! (Explication: le geste de renverser la boîte à cadeaux est fait par la maîtresse de maison: parvenu chez la personne à qui on offre les cadeaux, on dépose cérémonieusement la boîte devant la maîtresse de maison, qui la renverse, met en évidence les cadeaux qui ont été apportés, puis met en retour d'autres cadeaux dans la boîte avant de la rendre au visiteur.)

Chez les Na, si tu te maries, c'est pareil: il y a un grand échange de cadeaux! Les invités viennent en portant la boîte à cadeaux, et les hôtes achètent toutes sortes de bonnes choses pour les festivités: des biscuits, des bonbons aux fruits, des cigarettes, du thé… Certains mettent des biscuits dans la boîte à cadeaux, à la place des galettes.

Autrefois, vrai de vrai, si quelqu'un amenait une boîte à cadeaux pleine de galettes, on lui en rendait quelques-unes au moment où il s'en retournait! C'était ça la coutume. Quand des invités venaient de loin, la boîte à cadeaux, ils y mettaient un yuan d'argent, en plus du reste.

Les Na, quand il y a un décès, c'est un événement important pour toute la communauté! On montre les plus grandes attentions pour le défunt. Les Na, ils épuisent toutes leurs provisions dans la célébration funèbre! Il faut tout achever, des provisions laissées par le défunt. Les parents ont élevé leurs enfants; ils ont constitué des provisions, les ont données aux enfants; lors de leur mort, les enfants, pour leurs parents, ils dépensent tout! On dit que les parents peuvent emmener avec eux, après la mort, toutes les bonnes choses que leurs enfants ont distribuées pendant les cérémonies funéraires. C’est ce qu’on dit; quant à savoir si c'est vrai, on ne sait pas! La personne, elle est morte et c’est fini, hein! Mais enfin, autrefois, voilà, il y avait des coutumes comme ça. Quand tout est fini, on dit qu'il ne faut pas garder sur le cœur le décès des parents.

[Note au sujet des choix de traduction: le temps n’est pas indiqué en na; en traduction, le passage entre présent et passé vise à refléter le va-et-vient, dans le récit de la narratrice, entre un mode narratif au passé (« Autrefois, … ») et une formulation au présent de ces us et coutumes, toujours d’actualité à ses yeux. Sa propre mort n’est pas tabou à ses yeux, et elle en parle de temps à autres lors des conversations; elle espère que les traditions seront suivies à cette occasion.]</TRANSL>

<TRANSL xml:lang="en">All these gifts were placed in front of the deceased. His bowl was filled to the brim with real food.

In Na, we say that you shouldn't serve a single ladle of cereal to your guests. This is because we make a difference between the living and the dead. A single ladle is served to the deceased, both for the full meal laid out for the deceased during the two-week period when his or her body is in the house, and for the food offered to the ancestors on the hearth corner at the start of each meal in normal times. The deceased person's bowl is filled in a single ladleful! Normally, the food is served in pairs of ladlefuls. After serving the first ladleful of food, a second ladle must be added, even if it's just a tiny one! As the saying goes, “You have to dip twice into the pot when you serve food!” That makes the difference with the deceased, for whom you only dip once. In the old days, that was... well... that was the Na custom! The aunts (=the women of the household) would rebuke any youngsters who were not aware of this. “Hey you! What are you doing here? Food is served in two ladlefuls! You mustn't serve a single ladle! Just one ladle is how you serve the dead!”

It's not just the people in the village who light butter lamps, is it! In the villages of Ggae'er /gæ˧ɻæ˩/, Langua /lɑ˧ŋwɤ˧/ and Khaeqie /qʰæ˧tɕʰi˧/, we have family, we have friends. They bring some cakes and a piece of cured whole pork. They put these things in the gift basket! The term ‘butter lamp meat’ was used to describe the piece of meat offered when a butter lamp was lit in the home of the deceased. The relatives of the deceased would lay out the gifts and say, addressing the corpse: “See, they've come to light butter lamps! They've come to see you!” Every time someone came to see us, we cried. Such was the custom.

As the cremation was due to take place on the sixteenth day, the monks were fetched on the fifteenth. The monks perform the rituals for three days. If you have three or four children, the eldest takes care of the expenses for one day, then the second daughter for the next day, and then the youngest, for one day. Our own children, as many as they are, take turns. One of the girls takes care of hiring a monk for a day; the monk reads rituals for that whole day, and she pays him for that day. A daughter who has married can take part in her mother's funeral ceremony [unlike the custom of other peoples: Chinese (Han), Naxi... among whom the married woman no longer counts as a full member of her original family].

When people from the village come, they bring the gift basket! They bring money! We say to ourselves: “That family has to organize the funeral; the eldest in the family is the master of ceremonies, so let's go and help him!” In the old days, in the Na family, the eldest son was in charge of dinner and the eldest daughter was in charge of lunch. (Note: they didn't prepare the food themselves, but paid for the supplies and rewarded those who did the cooking and washing up.) The youngest daughter, on the other hand, was in charge of the meal we had on returning from the cremation ceremony, early in the morning: breakfast for the people who had taken part in the cremation ceremony. It's a pretty light job! (Explanation: it's a light snack, with a limited number of guests: just the people from the village. So it is relatively easy to organize. The youngest daughter is entrusted with the organization, while the eldest sisters take care of the most important preparations: lunches and dinners during the days that precede cremation.) There's no rush! So the youngest can take care of that. It used to be proverbial: “The eldest takes care of dinner!” If some of the children aren't at home, they can't help, so it's up to the children who are left behind to do the preparations. During this period, they bring in large numbers of monks, and they supervise all the tasks that need to be done at home.

The cremation takes place on the sixteenth day, and the people of the village are called in from the thirteenth day onwards. We tell them: “Help us! We're going to have to accompany our mother on her return to the land of souls!” So for this occasion, people come, even if they're not from the village. We welcome the guests. Guests from the village help out. (Note: guests from further afield are distinguished guests, exempt from domestic chores.) The monks from the monastery were brought in, and the ddabe /dɑ˧pɤ˧/ priest! The ritual “Offering of the Wine” was celebrated, ri fe /ʐɯ˧ hwɤ˩/! Such was the tradition.

What was this “Wine Offering” all about? Well... people who have died... ancestors who died a long time ago, they experienced death before the person whose funeral is being organized; and so they welcome the deceased into the world of the dead. Through them, the deceased is given news of this world, of what's happening around here, at home. The ddabe /dɑ˧pɤ˧/ priest who performs the “Wine Offering” ceremony, ri fe /ʐɯ˧ hwɤ˩/, carries a bowl of wine, which he symbolically passes on to the deceased; he recites rituals over and over again. One person from each household takes part in the ritual, that’s really how it was. We all sit down together and weep! We lament aloud about the deceased: “Without you, how will I go on living? Now that you're dead, how can my life go on? When you were still here, we could do this and that together... I miss you; what am I going to do?” That's how we cry, sitting in a row. Then the ddabe /dɑ˧pɤ˧/ priest calls out the names, one family after another! “Your daughter is calling you, she has come to perform the ritual of the Wine Offering, ri fe /ʐɯ˧ hwɤ˩/!” Then he addresses the living: “You, come along!” The people of the village, one family after another, bring alcohol. The ri fe /ʐɯ˧ hwɤ˩/ ritual is performed the day before the cremation is due to take place. The monks say rituals; the ddabe /dɑ˧pɤ˧/ priest performs the ritual ri fe /ʐɯ˧ hwɤ˩/! Alcohol is passed on to the deceased. To the ddabe /dɑ˧pɤ˧/ priest, half a litre of alcohol is given! The deceased is offered half a litre of alcohol. We place it in front of him, in a bowl; we pour a few drops of this alcohol. The ddabe /dɑ˧pɤ˧/ priest says the rituals over and over again; we cry! Again, we pour a few drops of alcohol! In the old days, when someone died, we Na people used to do it like this!

Then, after death, after cremation, well... after seven days, the monks are called in again. An offering of food is made to the deceased. For forty-nine days, food is offered to the deceased! At the end of these forty-nine days, when the priests have performed all the prescribed rituals, when the time has come to end the funeral rituals, you who are dead leave the house for good. I, a living person, am now alone! The link with the living is broken! We part for good: the deceased person is now gone. A clear line had now been drawn between the dead and the living. Forty-nine days after the death, the living and the dead are separated! The dead go their separate way. The living can now say: “My mother is dead!” That's what they used to say. They say that if you don't do it this way, on the forty-ninth day, the dead person comes back and sits astride the threshold of the house! He's not following the route he should, towards his future life! As for whether this is true or not, we don't know, do we? That's what the Na used to say. That the deceased would sit astride the threshold! So, during that period (= before forty-nine days have passed), when you bring in armfuls of wood for the fire in the house, you mustn't throw them on the floor in the entrance, wham! Otherwise it could disturb a spirit that has not yet left the house and is sitting astride the threshold. The elders used to say: “When you put the wood down, you have to be careful!” Until the forty-ninth day, you have to be careful, they said! After forty-nine days have passed, everyone goes their own way.

As for me, how many deaths have I seen: four? My mother; my grandmother; my three uncles! In all that makes five; no, actually, it makes six: my grandmother had six children, and now there's only one left! (Note: this is an aunt, younger than the speaker's mother.) The uncles, well, all four of them are dead! There were two girls and four boys in the family. And there's only one girl left... one of my aunts!

Among the men, there was one I didn't know well at the time. In the last year of the war, he had to leave as a soldier; as a member of the militia. They put him in a temporary grave in Ninglang... He'd joined the militia and was fighting bandits. And he died there. The other three uncles died at home, and I attended their funerals.

We invite everyone from the village. An important part of the ceremony is sharing the cured whole pork (“pipa” pork). Among the Na, the cured whole pork is an important thing! Have you seen the ones at my house? That kind of food, the whole preserved pig, there was so much of it in every household's larder! On the occasion of a death, each person received a slice, one after the other; that's how it was shared! Monks were brought in; for an important monk, a big piece was given, just like that, at every meal! At the next meal, again and again, he was given a good piece of meat! You needed a whole pig-pipa (=a whole piece of pig-pipa) just to give to the monks! (Note: the monks were shown to be very generous; they didn't ask for anything directly: whether you gave them a little or a lot, they thanked you solemnly, in the same way). The pig-pipa was cut from wickerwork about a metre in diameter; each person was served a piece; that's how it was distributed!

Now we're told we shouldn't make any more of this kind of cured whole pork! There was some wastage: in some families, the cured whole pork was left uneaten year after year. The whole village got together to discuss the matter, and it was decided that cured whole pork would no longer be shared on special occasions! (Explanation: it was decided collectively by the village to abolish the custom of offering pieces of cured whole pork on special occasions; each family remains free to prepare some for its own consumption, for guests... but this preparation is no longer a compulsory part of the gifts for special occasions.) At the time when my grandmother and mother died, we still shared cured whole pork! That was less than ten years ago! ... Oh, it must have been ten years ago! About ten years ago, we were still sharing; now we only give it to monks.

When someone dies, we send for twenty monks, or fifteen, or eighteen, or ten, or seven. Seven monks wasn't too hard to find! If you could not rustle up twenty, well, however you went about it, you would manage to find seven of them! We used to say that they formed a ‘class’. It was said that it was like a whole class coming temporarily to the home of the deceased [the monks formed a group, chanted in unison, etc.] “A class” (Tibetan borrowing), to put it in today's terms, would be like “a school class” (Chinese borrowing), wouldn't it!

My grandmother used to go and find thirt... twenty monks! These twenty monks were given large sums of money. An important monk would be given a thousand yuan, a less important one five hundred yuan, and a still less important one three hundred yuan. Each monk was given a reward according to his rank! Seven... three... ten... twenty... fifteen... That's how the payment was adjusted according to the monk's rank! (Explanation: gifts and sums of money were counted according to rank, rounding up to symbolic numbers such as 3, 7, 10, 15, 20.) To so-and-so, an important monk, we would give twenty [units of such-and-such a gift: cakes, for instance]. After that, we go to fifteen, for someone a little less important! (Explanation: the gifts are given in order, starting with the most important person; all the monks are seated in the main room during this distribution.) When someone has got all fifteen, we move on to a set of ten! After the set of ten, we move on to seven! After the seven, it's three! For example, meat is given out three pounds at a time. Money is given out three yuan by three yuan. In this way, we recruit twenty monks!

Some monks do not come to the house; if they don't have the time, they perform the rituals at their own place: at the monastery! We also take a share of the offerings to those monks who don't come to the house. A slice of meat for every meal! We also share the cakes. In my family, when I look after a deceased person, it's the eldest who looks after the deceased, isn't it? You mustn't do anything violent!

Today we talk about ‘sweets’ (Chinese borrowing); in the past we called it ‘sugar’! We talk about ‘powdered sugar’ and ‘brown sugar’. Each monk is given a lump of sugar. Two rice cakes! One cake of tea! And money. We mustn't skimp that evening! (Note: These gifts represent a good deed; one is not supposed to feel bad about the great expense involved.) In the evening, the monks say rituals; they sit; they recite rituals over and over again. When the time is right, someone from the village will say: “Come on! It's so-and-so who's going to distribute the cakes! It's Daeshi Lhamu /ʈæ˧ʂɯ˧-ɬɑ˩mv̩˩/ who's going to distribute the cakes!” Or: “It's Ci'er Lhamu /tsʰɯ˧ɻ̩˧-ɬɑ˩mv̩˩/ who's going to distribute the cakes!” The person sponsoring the funeral does not spare any expense.

Now, we hand out sweets. It used to be sugar loaves! If there are many monks, two or three large bags of sweets are bought and placed on a plate. Each takes a handful. One of them gets three pressed rice cakes! Another gets four: a whole plateful of rice cakes! The rice cakes are distributed four by four. If we send for ten monks, we give out forty cakes. If the death occurred in our home, the cakes are distributed by someone from another family.

When it was my family who was called upon to play this role, I was the one who distributed, wasn't I! The next time people came to my house to organize the ceremony, they'd return the favour! (Explanation of a principle of reciprocity whereby one returns the favour to someone who has acted as master of ceremonies at a death in one’s home.) In the village, when someone dies, I'm in charge of distributing the food in their house. When a family friend comes to act as master of ceremonies, that's how they do the sharing! You think: “Eeeh! They've had a death; the other time, they came to share the cakes (=to play the role of master of ceremonies) with us! So now it's our turn to go and share the cakes for them (=to play the role of master of ceremonies in their home)!” When someone has died, we prepare the cakes for three or four whole days!

Back home, we say that “when the Chinese die, they get rich”, whereas “when the Na die, they get poor”. “When the Na die, they get poorer” because when someone dies, we use up all the provisions in the house, spending it all to feed the guests and pay the monks. We are very generous towards the monks! Food is also given in abundance to people from the surrounding villages. The guests come in large numbers, carrying gift boxes! They come; they too show their generosity: they bring wine, money, and cakes. In return, the hosts put various gifts in their gift box, such as tea, tobacco, and a slice of cured whole pork. That's how we put gifts in their gift box! That's how it's done among the Na, according to tradition. As for the Chinese, even if they bring the gift box, when you turn it upside down you won't find much in it! (Explanation: the act of overturning the gift box is done by the mistress of the house: when someone arrives at the house, they ceremoniously place the box in front of the mistress of the house, who overturns it, highlights the gifts that have been brought, then puts other gifts in the box before returning it to the visitor.)

With the Na, if you're getting married, it's the same thing: there's a big exchange of gifts! The guests come bearing the gift box, and the hosts buy all sorts of goodies for the festivities: biscuits, fruit sweets, cigarettes, tea and such. Some put biscuits in the gift box, instead of rice cakes.

In the old days, if someone brought a gift box full of cakes, we'd give them a few back when they went home. That was the custom. When guests came from far away, they would put a silver coin in the gift box, in addition to the rest.

When there's a death among the Na, it's an important event for the whole community. The greatest attention is paid to the deceased. The Na use up all their provisions at the funeral celebration! Everything must be eaten up: all of the provisions left by the deceased. The parents brought up their children; they built up provisions and gave them to the children; then when the children die, they spend it all on their parents! It is said that parents can take with them, after death, all the good things that their children distributed during the funeral ceremonies. That's what they say, but whether it's true, we don't know! The person is dead and that's that! But in the old days, there were customs like that. When it's all over, they say you shouldn't hold the death of your parents as a burden on your mind.

[Note on the choice of tenses at translation: tense is not indicated as such in Na; at translation, the switch between present and past tense is intended to reflect the back-and-forth movement found in the narrator's story. On the one hand, the narrative is about memories of the past. On the other hand, the traditions and habits described are still relevant in the narrator’s eyes. Her own death is not taboo for her, and she talks about it from time to time in conversations; she hopes that the traditions will be followed on this occasion; in this sense, they are not simply things of the past.]

</TRANSL>